

Te revoir.

C'était une belle journée d'été, que je consacrais à un grand ménage, ranger, trier, nettoyer, jeter. Je me retrouvais donc au milieu de cartons dans le grenier. Sur l'un d'entre eux, il était noté « La Couture ». Rien à voir avec des activités manuelles. « La Couture » est le nom du village de mon enfance dans le Pas de Calais. J'ai ouvert un des cartons contenant quelques vieilles affaires, des lettres, des montres, des cahiers, des photos. Dans un sachet en papier kraft, une robe, une très vieille robe, une des dernières robes de Mémé Rosa. Je l'ai dépliée devant moi. A ce moment-là, je me suis sentie aspirée. Puis plus rien, le trou noir.

Je me réveille. Il y a une odeur de poussière, de terre et d'herbe. Je suis sous un saule pleureur, au bord d'une rivière. Je la reconnais tout de suite. Cette rivière, c'est la Lawe. C'est à plus de cent kilomètres de chez moi. La Lawe était navigable jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Maintenant, c'est un petit cours d'eau, qui a repris une allure un peu sauvage. Elle serpente au milieu des champs. Quelques kilomètres plus loin, elle se jette dans la Lys qui elle se jette dans l'Escault. C'est ainsi que les petites rivières font les grandes rivières. Aujourd'hui il n'y a pas de vent, les grands roseaux au bord de la rivière sont immobiles. C'est un endroit calme, propice à la méditation, à la réflexion. Soudain, un petit bruissement, un léger mouvement des roseaux me fait reculer de façon instinctive. Qu'est-ce que c'est ? N'importe qui pourrait se cacher là ! Une grenouille, une souris, un gros rat musqué ou pire la sorcière des marais et des fossés. J'entends encore cette phrase « Ne vous approchez pas trop près de la rivière les enfants, sinon Marie Graulette va vous emmener ». C'est ce que disait ma mère, inquiète, de voir ses enfants s'approcher trop près de l'eau.

Je me souviens qu'à l'époque, nous avions tous peur de Marie Graulette. On nous la présentait comme étant une vieille femme hideuse, édentée. La peau de son visage était cadavérique, ses orbites étaient creuses et son regard était vide. Le soir, elle rôdait le long des cours d'eau, en riant d'un rire mauvais, elle guettait les enfants qui s'approchaient trop près des berges et les emmenait au fond, dans le noir et la vase du fossé. Personne ne revoyait l'enfant qu'elle avait emmené. Enfin c'était ce que l'on nous racontait.

Encore aujourd'hui, les abords des fossés et des rivières me font peur. Je m'en éloigne très rapidement en marchant sur le petit sentier de terre battue. Je rejoins la route et je me dirige vers le pont qui traverse la rivière. Il s'appelle le Pont

Maudit. Pourquoi ce nom ? Autrefois, il possédait un tablier à forte pente permettant de laisser passer les barques à fond plat sur la rivière. Cette forme particulière fit se renverser de nombreux attelages d'où son nom de Pont Maudit. A part cela, pas de drames connus, pas de suicides d'amants maudits, pas d'accidents, pas de noyades, mais une rumeur persistante. Il se murmurait en effet que lorsque deux cortèges funéraires passaient sur ce pont durant la même semaine, un autre cortège mortuaire passerait dans les six semaines à venir sur ce même pont.

Malgré la présence hypothétique de Marie Graulette, et la mauvaise réputation du pont, il fait un soleil magnifique aujourd'hui. Le ciel est bleu sans l'ombre d'un nuage. J'aperçois au loin un tracteur. C'est un vieux tracteur, un Ford. On n'en voit plus de ce type aujourd'hui. Mais je le reconnais bien, mon père en avait un du même genre dans les années 1970.

Une histoire de sorcière, un pont maudit, un vieux tracteur, je viens de faire un voyage dans le temps et dans l'espace. Même si cela semble tout à fait irréel, je suis revenue sur la terre de mon enfance, dans les années soixante-dix, au siècle dernier.

Pourquoi un tel voyage ? Quel est son but ? Pourquoi moi ? Pourquoi aujourd'hui ? Absorbée par mes questions, je n'ai entendu l'estafette blanche arriver qu'au dernier moment. Même pas un coup de klaxon pour annoncer sa présence, pas un signe de la main de la part du conducteur. Je comprends alors que si moi je le vois, le chauffeur de la camionnette ne me voit pas. Je suis revenue mais je suis invisible aux yeux des habitants de cette époque.

La camionnette s'éloigne rapidement. Il n'y a pas de logo sur le véhicule mais je sais à qui elle appartient. C'est la fourgonnette de Lucien, le boulanger. Il faisait deux tournées par semaine, le mardi et le samedi. Nous sommes donc aujourd'hui mardi ou samedi. Le mardi, il livrait du pain et prenait les commandes d'épicerie pour sa tournée du samedi. Il apportait aussi des nouvelles qu'il recueillait lors de son passage. Il était attendu dans tous les foyers. Il tenait aussi l'unique commerce sur la place du village, boulangerie, pâtisserie, épicerie et bazar. Il y avait de tout dans ce magasin, les journaux, des crayons, des enveloppes, du papier, du fil, des conserves, du lait et bien d'autres marchandises. Le dimanche, après la messe, ma mère s'y arrêtait et achetait parfois des gâteaux. J'ai encore en bouche le goût des carrés glacés à la crème pâtissière qu'elle achetait. Je me souviens encore du pain de Lucien, des pains de sept cent, une mie légère et aérée, une croûte croustillante parfois légèrement brûlée. Certains jours, le pain était encore tiède. Alors on prenait le grand couteau pour en couper une tranche et on la tartinait de beurre salé ou de gelée de groseille. Un plaisir simple et délicieux.

Je songe à la tartine de pain beurrée tandis que j'erre sur la route brûlante. J'ai faim, je suis partie sans prendre mon déjeuner. Pas un souffle d'air, pas une branche ne bouge. Les vaches se sont abritées sous les arbres. A part le tracteur

de tout à l'heure et l'estafette de Lucien, je n'aperçois personne, je n'entends rien. La campagne semble endormie. Les températures sont caniculaires. C'était assez rare à l'époque pour que je me souvienne encore de cet été 1973, une des premières canicules.

Je suis donc revenue « chez moi », cinquante ans en arrière, un mardi ou un samedi, en pleine canicule. Je marche sur la route sans réfléchir où je vais. Mes pas me ramènent vers la maison. Ils savent le chemin sans que mon cerveau ne les guide. J'observe la campagne autour de moi. Toujours ce ciel bleu sans le moindre nuage. Mais ici pas de paysage sublime, pas de montagnes, ni de vallée, pas de fleuves, pas de plages, pas de cascade d'eau, pas de vignes. La nature n'a pas été gâtée. Pas de grandes villes, pas de monuments, pas de vieilles tours, pas de châteaux, pas de vieilles maisons construites avant 1900. Rien. Le village a été en grande partie détruit en avril 1918 lors de l'offensive allemande sur la Lys. Il n'y a plus rien qui témoigne du passé. C'est le plat pays. C'est une terre agricole façonnée par le travail des hommes depuis plusieurs générations. Bien que meurtrie, c'est une terre riche qui sent la sueur et l'effort, une terre généreuse et nourricière. Alors rien que pour ces nobles qualités, cette terre est belle. Les champs sont délimités par de petites haies entretenues par leurs propriétaires, ou par des fossés envahis de roseaux. Au loin les clochers des églises se dressent fièrement comme s'ils voulaient rejoindre le ciel et porter les prières des habitants tout là-haut : « Mon Dieu, faites qu'il ne pleuve pas, c'est bientôt la moisson », « Mon Dieu, protégez nos enfants ». Chaque église a un clocher différent. Cela permet de les reconnaître de loin. Monotone à la morte saison, ce paysage en cette journée d'été s'est coloré de teintes vives et joyeuses. Les grands champs de blé, d'avoine et d'orge offrent aux yeux un infini de jaune, les champs de luzerne du bleu, les champs de pomme de terre, de haricot du vert. Les prairies se déclinent dans un panaché de couleurs dû à une multitude de petites fleurs. Sur le bord des chemins, le long des fossés, des coquelicots, des boutons d'or. J'en cueille un et une petite phrase s'invite dans ma tête, « T'aimes le beurre ! ». C'était un jeu d'enfant consistant à brandir cette petite fleur près de la peau du menton d'un camarade. Le reflet jaune de la peau prouvait qu'il aimait le beurre. Je cueille aussi quelques pâquerettes et j'entends une petite voix : « je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie ». Je me souviens de ce bouquet de fleurs des champs offert maladroitement. Je me souviens des bracelets et des couronnes réalisés avec ces petites fleurs.

Je continue à marcher sur la route, sûre de mon chemin. Il fait chaud, il fait lourd, l'orage éclatera dans la soirée sûrement. Il reste quelques heures avant qu'il n'arrive. Je laisse sur ma gauche le cimetière militaire britannique et ses 997 stèles. Ces cimetières, britanniques mais aussi indiens, canadiens, portugais sont nombreux ici, stigmates d'une guerre cruelle ou des jeunes de toutes nationalité sont venus mourir. Est-ce mon imagination ? Il me semble les entendre sangloter sur leur vie perdue !

J'ai soif. Je marche encore. Je laisse sur ma droite « le sentier de la Sauvagerie ». A quoi doit-il son nom ? A cette espace vide sans aucune habitation, faisant penser à une terre vierge, sauvage ? On ne s'y aventurerait pas le soir quand il fait noir ! Ou alors, est-ce qu'il s'est produit en cet endroit des événements d'une sauvagerie extrême ? Je ne sais pas, ce n'est pas ma route et je continue sur le chemin qui me mène à la maison.

Je marche maintenant à côté d'un grand champ de blé. Il murmure et ondule au gré d'un léger souffle d'air. Bientôt ce sera la moisson et il disparaîtra dans les griffes de la moissonneuse. C'est un champ cultivé par ma famille depuis longtemps. Je me souviens de mon père murmurant aux épis de blé, les écoutant, les caressant en attendant que le grain ne soit mûr. C'est une terre que l'on se transmet de père en fils. A cet instant, j'entends les oiseaux cachés dans les haies. Ils sont nombreux. Des papillons de toutes les couleurs m'accompagnent. Et enfin, je retrouve la maison où je suis née. C'est une ferme au carré typique d'ici, constitué d'un corps de logis principal, sur le côté et à l'arrière des dépendances, un hangar et au milieu la cour où s'ébattent, en toute liberté des poules, des canards, des oies. Dans le pré voisin, j'admire aussi le cheval de trait. Un cheval boulonnais que mon grand-père avait gardé malgré la présence du tracteur. Il l'appelait « Gamin » et l'amenait au pré. Une fois la barrière ouverte, cette masse de plus de six cent kilos se déplaçait en trotinant, trop heureux de retrouver l'herbe et l'espace.

Dans le verger attenant, j'aperçois, Maman, Mémé, mon frère et mes sœurs. Et une autre petite fille. C'est moi avec cinquante ans de moins. Elle est jolie la petite fille que j'étais, blonde, des yeux bleus, des taches de rousseur, grande « pour son âge ». J'espère que je n'ai pas trahi ses rêves. Je la regarde avec tendresse car je sais qu'elle connaîtra des épreuves, des déceptions. Les quatre enfants jouent et j'entends la petite ritournelle : « un, deux, trois, soleil ! » Ils apprennent à savoir s'arrêter. Plus loin, Maman et Mémé ont mis les draps à sécher sur l'herbe. Elles les remettront dans les lits ce soir et les enfants s'endormiront avec les odeurs d'herbe sèche. Ils rêveront qu'ils dorment, étendu dans le pré à la belle étoile. Mémé, c'est la pépite d'or de mon enfance. Elle m'a offert l'amour, la douceur d'une grand-mère et la sensation d'être aimée. Le dos un peu voûté, des yeux bleus, une peau blanche, fine et ridée, des cheveux fins et permanentés. Elle les faisait tenir avec des peignes en écaille. Des bleus sur les mains, des doigts déformés par les rhumatismes, des bas à varices même quand il fait très chaud et sur elle une odeur de frais, de « sent bon ». Avec Maman, elles s'entendaient bien. Ce jour-là, elles cueillent les groseilles. Elles sont vêtues d'un tablier bleu à motif floral. Elles ont noué un foulard sur la tête pour se protéger du soleil. Les pommiers, les pruniers, le noyer leur apportent un peu d'ombre. Je les regarde, discrètement. Je ne m'approche pas, même si l'envie de les toucher et de les embrasser me tenaille. Je ne veux rien changer à ce temps-là afin de ne pas prendre

le risque de compromettre mon futur. C'est ce passé qui fait ce que je suis aujourd'hui.

Si le paradis existe, il doit ressembler à ça, un verger sous le soleil, des enfants qui jouent, des femmes attentives, une nature généreuse. Je comprends de façon intuitive le but de ce voyage et pourquoi je déambule, et erre dans ce village depuis tout à l'heure. Ce voyage dans le passé me permet de retrouver des personnes qui me sont chères. Quand Mémé est partie, je ne lui ai pas dit tout ce que j'avais à lui dire, et je suis restée avec le sentiment d'avoir raté mon aurevoir. Ce retour c'est une occasion de soigner, ce qui demeure pour moi une blessure.

Je regarde ma grand-mère de façon intense. A t-elle perçu quelque chose d'inhabituel ? Elle arrête sa cueillette. Elle lève la tête et se tourne vers moi, comme s'il y avait un fil invisible entre nous. Me voit-t'elle ? Me sent-elle ? Je la regarde intensément. C'est le moment. Je lui souffle tous les « je t'aime » que je ne lui ai pas dit, les « merci » que je n'ai pas exprimé, les « je te demande pardon » que je n'ai pas formulé et enfin un « au revoir » que je n'ai pas eu l'occasion de lui dire. Je la vois essuyer une larme. Une certitude, elle a reçu mes messages. Sereine, je peux rentrer chez moi maintenant

A ce moment-là, l'orage gronde. Des éclairs déchirent le ciel tandis que les premières gouttes commencent à tomber. En se dépêchant, les enfants ramassent le linge étendu. Mémé et Maman emmènent les bassines de fruits. Ils courent se mettre à l'abri dans la maison. Ils finiront l'après-midi en faisant cuire les groseilles pour en faire de la gelée. Une façon de mettre l'été en conserve. Cet hiver quand ils mangeront la confiture, elle aura le goût du soleil, des longues journées, de cette saison disparue.

C'est la fin de mon voyage. J'aimerais revenir dans ma vie d'aujourd'hui. La nature est déchaînée. Au milieu des trombes de pluie, des éclairs, du vent, je perds connaissance dans ce verger qui n'a plus rien de paradisiaque. Et soudain des petites voix : « Mamie, Mamie, arrête de dormir, viens jouer avec nous ». Je m'éveille. Deux petits visages penchés sur moi, me sourient et me dévorent de baisers.

J